

## II

### MARIE-JEANNE

Dans des lettres écrites d'endroits fort divers et de Paris même, et à des dates différentes, plusieurs des fidèles lectrices de nos livres se sont plaintes de n'y pas voir assez de messieurs exprimant leur amour du Fouet — du fouet qu'ils veulent recevoir de blanches mains féminines.

Pourtant, disent-elles, on prétend qu'il n'en manque pas !

Si donc nous faisons succéder au conte précédent les deux que l'on va lire maintenant, à la suite l'un de l'autre, c'est pour obéir à ces correspondantes aimables autant que curieuses... et compatissantes sans doute. Plus loin elles en trouveront encore si elles ont l'indulgence de lire ce livre jusqu'au bout.

Espérons, quant à nous, que, suivant l'exemple des Muses à qui plaisent les chants alternés, elles accueilleront favorablement d'abord ces deux récits qui furent transcrits pour elles. Et espérons aussi, pour le sympathique jeune homme à qui en premier nous donnons la parole et que nous appellerons « Monsieur Gaston », espérons qu'elles ne vont pas tarder à prendre la plume pour lui répondre.

— Moi, c'est une bonne qu'on avait chez nous qui me révéla le Fouet.

Elle s'appelait Marie-Jeanne. Une grande brune, à l'air décidé, à l'air dur même, avec un regard qui se faisait parfois pesant. Élançée et bien découplée, de trente ans, on l'aurait dite du Midi : elle était de la Mayenne. Maman la trouvait jolie.

J'avais treize ans et demi alors, j'étais élève de Quatrième, à Louis-le-Grand. Maman, qui s'occupait de soins de beauté, était la plupart du temps absente. Quand j'arrivais du Lycée à la fin de l'après-midi, ce n'était pas toujours à la même heure. Cela dépendait des cours. Mais, quand maman se trouvait chez nous, elle me faisait toujours changer de vêtements, de pantalon surtout, parce que j'avais l'habitude de m'asseoir par terre pour lire, pour étudier, même pour écrire, faisant usage en guise de bureau d'une petite table dont les pieds avaient été écourtés, autrefois supportant une machine électrique et que, par manie d'enfant, j'affectionnais.

Maman prétendait non sans raison que malgré mon petit tapis, j'abîmais mon beau pantalon du lycée et elle tenait à ce que j'en misse un autre, en général usagé.

Il y avait environ quinze jours que la nouvelle bonne était à notre service, je faisais bon ménage avec elle lorsque nous restions seuls ensemble. Elle ne s'occupait pas de moi, vaquait à son travail pendant que j'étudiais, que je lisais, que je faisais mes versions.

Un soir de la troisième semaine de Marie-Jeanne, maman arrive pour dîner vers sept heures et demie, ainsi que d'habitude quand elle avait été à son Institut. Un de ses premiers mots fut pour dire :

— Tu n'as pas encore changé de pantalon aujourd'hui ?... Oh ! dites, Marie-Jeanne, veillez à cela quand je n'y suis pas. N'oubliez pas, demain. Grand serin, vois comme tu te traînes avec un pantalon tout neuf ! Tiens, tu mériterais le fouet !

C'était là un propos en l'air et je ne le pris pas autrement. Une simple manière de parler, une boutade. Maman ne me fouettait pas. M'avait-elle même jamais fouetté ? Je n'en gardais nul souvenir. J'avais treize ans et demi, j'étais assez grand, fort pour mon âge et bien bâti. De sa part, il n'était plus question pour moi de châtiment de ce genre, depuis des années et des années.

Le lendemain, je reviens à cinq heures. La bonne vient m'ouvrir. Maman n'était pas là. Je vais droit à ma chambre, comme d'ordinaire, et, cinq minutes après, je suis déjà installé, assis sur mon petit carré de moquette.

Au bout d'un instant, j'entends marcher dans le corridor. C'est Marie-Jeanne qui entre et dit :

— Eh ben ? Vous n'avez pas fait ce qu'elle vous a dit, vot' mère ?

En toute franchise étonnée, je réponds :

— Quoi donc ?

Elle s'avance d'un pas dans ma chambre :

— Eh ben, de changer de culotte donc... Vous savez bien...

Je fais d'un ton dégagé :

— Ah ! ce n'est que cela !... C'est bon, je vais en changer.